

COLLOQUE INTERNATIONAL

La fin de la tolérance ? *Par-delà le respect, la pluralité et la démocratie*

Remerciements

Introduction

Nous sommes invités à repenser la tolérance. Dans le langage courant, en effet, le concept de « tolérance » et la famille de mots qui lui est associée –tolérer, tolérant, tolérable...- sont devenus fades et problématiques.

Deux exemples.

- a. Dans l'expression « Je te tolère », il y a comme un parfum, ou plutôt une mauvaise odeur de condescendance. « Je te tolère », cela sous-entend « Je t'accepte, mais je ne t'aime pas » ou encore « Tu peux être dans mon espace, mais ne t'approche pas trop près de moi ». La difficulté vient de ce que la tolérance, dans ce cas, au lieu de manifester une belle ouverture est devenue signe de mépris.
- b. Second exemple. Dans l'expression « Je suis tolérant », il y a aussi comme un sous-entendu de mépris. « Moi, je ne suis pas comme les autres, qui eux sont des intolérants ! » ; « Je suis ouvert à tout, contrairement aux autres qui sont profondément bornés ». Mais tout est-il tolérable ? La difficulté vient de ce que, dans ce cas, la tolérance, tout en exprimant une belle ouverture trahit en fait une forme de mollesse. L'ouverture n'est pas une valeur suffisante. Il n'y a que les poubelles qui soient ouvertes à tout.

Ainsi le mot tolérance, dans le langage courant, semble devenu inadéquat. Soit par manque d'ouverture, soit par une trop grande ouverture. Repenser la tolérance, c'est repenser notre façon d'être, notre être ensemble. C'est rechercher une forme d'ouverture sans mépris et sans mollesse.

Pour ces différentes raisons, je n'aime pas le mot « tolérance », et comme d'autres, je préfère de loin, celui de « respect ». Mais avant d'en expliciter le pourquoi, je tiens à rappeler que l'étymologie du mot tolérer est très belle¹.

¹ René Garrus, *Etymologies du français. Curiosités étymologiques*, Editions Belin, 1996, pp.301-303.

Tolérance, tolérer, viennent d'une racine indo-européenne –tl- qui signifie « supporter », porter par en dessous. En grec, cette racine a donné le mot *talent* – un poids d'or supporté par une balance et *Atlas* –le Titan qui porte l'univers sur ses épaules. En latin, puis en français, la racine a donné *tollé*, un soulèvement d'indignation, et le beau mot de *relation*, un support renouvelé.

Mon petit exposé est construit sur trois mots : respect, pluralité et démocratie. Mais comme chacun de ces concepts, ou réalité, à son tour pose problème, je lui adjoins un second concept. Ainsi il y aura trois parties articulées autour des thèmes :

1. Respect et résistance à l'irrespect. 2. Pluralité et antitotalitarisme et finalement 3. Démocratie et, un néologisme, sophialogie.

1. Respect et résistance à l'irrespect.

Le mot respect, vient d'une autre racine indo-européenne –spek/spok- qui signifie regarder. Etymologiquement, respecter, cela signifie, regarder en arrière, donc prendre le temps d'être attentionné, d'avoir des égards.

Alors que la racine du mot tolérance a aussi donné *prélat*, une personne portée en avant pour devenir un supérieur, celle du mot respect a donné évêque ! Décidément, les religieux sont partout ! Mais je ne suis pas là pour faire de l'étymologie.

Même si le concept de tolérance pose aujourd'hui problème, il faut bien reconnaître qu'il y a aujourd'hui, comme toujours, des réalités et des pratiques intolérables. Et cela dans certains comportements ou discours d'Eglises et de Communautés religieuses, dans certaines pratiques culturelles, dans certaines transactions économiques.

Le respect est une très belle valeur. Peut-être même la plus belle. Mais elle devient fade à son tour si l'on ne prend pas en considération, son autre face indissociable et indispensable : la résistance à l'irrespect.

Un swami disait un jour : « Quand je dialogue et que mon partenaire me marche sur le pied, je cesse de dialoguer et je retire mon pied ! ». Tout l'enjeu d'une société conviviale consiste à trouver la bonne distance, ni trop loin pour s'ignorer, ni trop près pour se piétiner. Il s'agit dès lors de respecter l'autre profondément et en même temps de résister à l'irrespect de l'autre, dans son double sens *d'irrespect de ma part envers l'autre et d'irrespect de l'autre à mon égard*.

Pour déplacer la problématique d'un plan interpersonnel à un plan social, il faut reconnaître que pratiquement toutes les sociétés aujourd'hui sont généralement composées d'une majorité et d'un nombre plus ou moins considérable de minorités.

Marx et Engels ont certainement eu raison quand ils ont affirmé que « l'exploitation d'une partie de la société par l'autre est un fait commun à tous les siècles passés »². Ils ont eu certainement tort en imaginant que leur forme de révolution allait mettre fin à l'antagonisme et à l'exploitation. Mais c'est là tout un problème en soi que je ne vais bien sûr pas aborder.

² *Le Manifeste du parti communiste*, Editions sociales, Messidor, Paris, 1983, p.60

La majorité, partout dans le monde, a une tendance naturelle à sauvegarder ses privilèges et à dominer les minorités. Par des justifications théologiques –« Nous sommes les porteurs de la Révélation, de l'élection, de la Civilisation... »- par des alliances politiques et par des discriminations économiques, la majorité tend le plus souvent à maintenir son pouvoir à tout prix et, trop souvent encore, à abuser de son pouvoir. Cela est vrai dans les pays à tradition chrétienne –que ce soit chez les catholiques, les orthodoxes ou les protestants (peut-être un peu moins chez eux, quoi que...), mais aussi dans les pays à dominante musulmane, juive, hindoue, et même bouddhiste.

Entrer dans une attitude de respect de l'autre et de résistance à l'irrespect prend un autre visage si vous appartenez à la majorité ou à une minorité.

Si vous êtes dans *la majorité*, il s'agira de créer de la place et de ne pas occuper tout l'espace. Mais cela est beaucoup plus facile à dire qu'à faire. La terrible et criminelle attitude des Eglises chrétiennes à l'égard des juifs durant près de 16 siècles de leur histoire révèle bien l'intensité de cette difficulté. Heureusement que les choses ont commencé à changer. En Suisse, il a fallu attendre très longtemps pour qu'enfin une femme juive ait pu accéder à la présidence du pays. Mais cela a été possible. Dans les pays à tradition musulmane, ces processus d'ouverture, qui ont pu parfois se vivre dans le passé, ne font que commencer. Le statut de « dhimmi », de protégé, accordé aux minorités monothéistes a certes été plus enviable que dans les pays occidentaux. Mais ce statut reste fondamentalement discriminatoire et infériorisant pour les minoritaires. La situation aussi des couples mixtes reste dramatique quand les maris non musulmans sont mis sous pression pour se convertir à l'islam et quand d'office les enfants de ces couples sont déclarés musulmans. Et je ne peux que mentionner la loi de l'apostasie qui consiste à affirmer « Vous pouvez entrer dans notre communauté ! Soyez les bienvenus ! Mais pas question que quelqu'un de chez nous quitte notre communauté pour aller chez vous ! Gare à elle ou à lui ! ». Je pourrai multiplier les exemples négatifs dans toutes les traditions religieuses et culturelles du monde où un travail important de résistance à l'irrespect doit encore se faire.

Si vous êtes dans *la minorité*, le respect et la résistance à l'irrespect prendront un autre visage. Cela consistera à respecter les traditions et les belles valeurs du pays d'accueil, et à ne pas abuser de l'hospitalité en y vivant un prosélytisme agressif ou en promouvant des valeurs conflictuelles.

Respect de l'autre et résistance à l'irrespect. J'aurai pu dire aussi hospitalité et hostilité qui proviennent d'une même racine indo-européenne qui a donné aussi les mots de hôte et otage. Quand il n'y a pas respect et résistance à l'irrespect, l'hôte – celui qui accueille comme celui qui est accueilli- peut se sentir pris en otage. L'hospitalité se transmuera alors en hostilité. Seule une forme de réciprocité permet de sortir de cette spirale.

Ce que je viens de dire sommairement se trouve magnifiquement exposé dans le livre du Lévitique, dans la Bible juive, et aussi chrétienne.

« Quand un émigré viendra s'installer chez toi, dans votre pays, vous ne l'exploiterez pas ; cet émigré installé chez vous, vous le traiterez comme un indigène, comme l'un de vous ; tu l'aimeras comme toi-même ; car vous-mêmes vous avez été des émigrés dans le pays d'Égypte. Moi, Yehowah votre Dieu ! » (Lévitique 19/33-34).

En paraphrasant, on pourrait dire : « Vous qui êtes majoritaires, souvenez-vous que vous aussi avez un jour été minoritaires et exploités. Faites mémoire ! Accueillez et ne dominez pas ! Il en va de votre foi. »

Comme l'a écrit le Rabbin Samson Raphael Hirsch dans son commentaire de ce texte : « The love and the respect you give to a stranger is the true test of your fear and love of God »³.

L'étranger qui est respecté, peu à peu cessera de se sentir étranger et sera perçu comme étant de plus en plus familier, membre d'une même famille. Mais cette proximité induit dès lors des changements nouveaux.

Dans le Lévitique toujours, on peut lire aussi ce très beau texte :

« N'aie aucune pensée de haine contre ton frère, mais réprimande le encore et encore et ne porte pas un péché à cause de lui ; ne te venge pas et ne sois pas rancunier à l'égard des fils de ton peuple ; c'est ainsi que tu aimeras vers ton prochain comme toi-même. Moi Yehowah ! » (Lévitique 19/17-18).

Respecte ton proche et résiste à son irrespect. Mais attention, disent les rabbins à la suite du Talmud, de Rachi et du Sifra, donc le midrach halachique sur le Lévitique, s'il faut réprimander, il faut le faire avec délicatesse, sans dire tous les défauts d'une seule fois et en veillant à ne pas embarrasser son frère ou sa sœur.

Respect de l'autre et résistance à l'irrespect. C'était le premier binôme. Voici le deuxième.

2. Pluralité et antitotalitarisme

Nous vivons de plus en plus dans des sociétés où, dans le concret de la vie, il y a une pluralité abondante de Communautés religieuses et culturelles qui coexistent. Comme déjà dit, la majorité doit vivre avec des minorités et les minorités avec la majorité. L'espace social est donc occupé par une pluralité extrêmement complexe de groupements humains et de visions du monde plus ou moins conflictuels. Je dis *espace social*, mais il faudrait immédiatement compléter par *espace virtuel* par Internet et *espace imaginaire* par la télévision et les autres médias.

La Terre est partagée par une pluralité de groupes, notamment religieux. Or le propre d'un groupe religieux est précisément de prétendre être en lien avec un Dieu, un Sacré, une Réalité ultime qui est le Fondement de Tout. Non seulement du groupe, donc d'une partie du Tout, mais Fondement de l'ensemble du Tout. Elohim n'est pas

³ *The Pentateuch*, The Judaica Press, New York, 1986, p.461.

seulement le Dieu des juifs, la Tri-unité celui des chrétiens, Allah celui des musulmans, Brahman, celui des hindous et la bouddhité l'expression de l'ultime réalité des bouddhistes. Le Fondement ultime de chaque groupe particulier est perçu comme le Fondement de tout et de tous. *Si la Terre est pragmatiquement partagée, le Ciel est, le plus souvent, idéologiquement occupé.* D'où le travail de théologiens comme John Hick⁴ qui essayent d'étendre la pluralité sur Terre à une pluralité dans le Ciel. Et c'est là que toutes les difficultés commencent. Pour la plupart des fidèles d'une Tradition religieuse, leur ultime réalité n'est pas une partie d'un Tout, il est le Fondement du Tout, voire même le Tout. Ainsi, nos sociétés pluralistes font coexister des groupements humains dont la vision ultime du monde n'est pas pluraliste. Pour les groupes les plus missionnaires –notamment chrétiens, musulmans ou bouddhistes- le pluralisme devient le lieu de l'extension de leur vision non-pluraliste. Et si leur Dieu totalisant n'est pas limité -de l'intérieur ou de l'extérieur-, il devient rapidement totalitaire. Et c'est une des difficultés principales auxquelles nos sociétés sont confrontées : celle de la coexistence de groupes à visée totalitaire, du moins totalisante et non-pluraliste, au sein d'un cadre pluraliste.

J'ai articulé pluralité et totalité. J'aurai pu dire aussi *pluralité et plénitude.*

Si une Eglise -catholique, orthodoxe ou protestante- est convaincue que la plénitude de l'unité, de la tradition ou de la vérité est en son sein, le dialogue sera peut-être courtois, mais certainement pas fructueux. C'est seulement à partir de la conscience d'un manque *chez soi* –parce que le manque chez l'autre est généralement perçu comme une évidence !- que le dialogue peut commencer à devenir constructif. Si une tradition chrétienne, juive, musulmane, hindoue ou bouddhiste est convaincue que la plénitude de la Vérité réside dans le Christ, la Torah, le Coran, Brahman ou le Bouddha, le dialogue entre leurs représentants sera peut-être poli, mais il sera très vite confronté à des impasses. Ce qui malheureusement est souvent le cas.

Pluralité et plénitude. J'aurai pu dire aussi *égalité et supériorité.*

Nos sociétés induisent une égalité du citoyen et du consommateur, mais les communautés religieuses et culturelles véhiculent souvent une conscience de supériorité qui est forte.

Pour que la totalité ne soit pas totalitaire, la plénitude envahissante et la supériorité écrasante, il est urgent qu'il y ait à la fois autolimitation et arbitrage.

Autolimitation. La prise de conscience de ne pas être Tout, mais la partie d'un Tout, de ne pas posséder la plénitude, mais d'être traversé de manques, de ne pas être supérieur, mais partenaires à pied d'égalité d'un projet de vie et de société, cette prise de conscience peut se faire de l'intérieur, par un éveil spirituel et de l'extérieur par une confrontation dans le dialogue.

Arbitrage. La coexistence de groupes à visées totalisantes et parfois totalitaires ne peut pas se faire sans arbitrage, car les conflits sont inévitables. En aval, c'est à la

⁴ Parmi de nombreux ouvrages, voir par exemple son *A Christian Theology of Religions*, Westminster John Knox Press, 1995 ou son article « The Theological Challenge of Religious Pluralism » dans la très utile anthologie éditée par J. Hick et B. Hebblethwaite *Christianity and Other Religions*, Oneworld, Oxford, 2001, pp.156-171.

justice d'intervenir quand il y a non respect de valeurs constitutionnelles. En amont, c'est à une instance tierce d'anticiper les difficultés et de veiller à la cohésion de l'ensemble du corps social. Et selon mon avis, qui sera probablement contesté, c'est au monde politique d'assumer ce rôle. Un rôle non pas d'ingérence, mais de *neutralité active et ouverte*. Le gouvernement politique, que ce soit au niveau communal, cantonal, national ou international a comme rôle de veiller à la bonne harmonie des relations sur son territoire. Il doit le faire de manière *neutre*, c'est-à-dire sans favoriser une religion aux dépens des autres, de manière *active*, c'est-à-dire sans se retirer dans une idéologie de la laïcité qui ne regarde pas la réalité religieuse ambivalente en face, et de manière *ouverte*, c'est-à-dire en tenant compte de l'histoire de son territoire et de son avenir.

Pour donner deux exemples très différents, je pense que le Conseil d'Etat genevois et l'ONU devraient, à leurs niveaux respectifs, prendre beaucoup plus au sérieux leurs responsabilités dans ces domaines, notamment en rassemblant régulièrement les responsables religieux, que ce soit au niveau cantonal ou international.

De manière générale, le pouvoir politique devrait convoquer les pouvoirs religieux pour limiter leurs conflits et pour renforcer la convivialité. En retour, les pouvoirs religieux ont comme tâche d'interpeller les responsables politiques quand leur propre pouvoir devient abusif et de les appeler à l'humilité.

Je termine avec le troisième binôme.

3. Démocratie et sophiologie

La démocratie est un système politique, souvent présenté comme le moins mauvais. C'est dans ce système que majorité et minorités cohabiteraient le moins mal. Et cela est probablement vrai. Ni les dictatures de gauche ou de droite, ni les théocraties n'ont jamais offert autant de libertés. Mais la démocratie n'est probablement pas sans limites et certainement pas sans conditions. Je me demande parfois si la démocratie avec ses racines *grecques* –égalité des citoyens et utilisation d'une rationalité démythisée- *romaines* –importance d'un système juridique efficace- *judéo-chrétiennes*- égalité fondamentale de l'homme et de la femme créés à l'image de Dieu- *protestantes* – tous les humains sont « pécheurs » donc capables d'abuser de leur pouvoir qui dès lors doit être limité- et *humanistes* –il appartient aux humains et non à Dieu d'édicter les lois politiques- je me demande donc si ce modèle est réellement exportable tel quel dans des contextes qui n'ont pas cette histoire. Les difficultés à le voir se réaliser dans tant de parties du monde pourraient me donner raison.

Très rapidement, je citerai quatre contestations du modèle démocratique traditionnel et comment des alternatives ou du moins des compléments commencent à voir le jour.

a. Le très controversé rabbin **Meïr Kahane**, assassiné le 5 novembre 1990.

« ...la démocratie et le judaïsme sont deux choses opposées. On ne peut absolument pas les confondre. L'objectif d'un Etat démocratique, c'est de permettre à une personne de faire exactement ce qu'elle désire faire. L'objectif du judaïsme est de servir Dieu et de rendre les gens meilleurs ».

Et un peu avant :

« (...) la démocratie telle que nous la connaissons aujourd'hui est un concept tout à fait nouveau. Elle est fondée sur l'idée que nous sommes incapables de connaître la vérité, que nous ne la connaissons pas. Par conséquent, personne ne détenant la vérité, personne ne peut la dire. Et donc c'est la majorité qui décide. C'est une déduction pratique. Le judaïsme est fondé sur l'idée que nous connaissons la vérité »⁵.

A la démocratie, il y a des juifs qui préfèrent la *Thoracratie*, comme des musulmans la *Shariacratie* ou des chrétiens la *Biblocratie*.

En d'autres termes, la démocratie serait la victoire du quantitatif sur le qualitatif, d'une régulation de conflits d'intérêts dans laquelle les plus puissants et les plus nombreux l'emportent et cela aux dépens du Bien commun révélé par Dieu.

Dans un système démocratique, par principe, c'est la majorité qui l'emporte. Or la majorité peut se tromper, et surtout elle peut profiter de sa victoire pour ne plus prendre en considération les besoins des minoritaires. Qu'advient-il des Israéliens juifs si, en Israël un jour, les Israéliens palestiniens, par accroissement démographique, devenaient majoritaires ? Et qu'advient-il des principes démocratiques dans certaines communes européennes, si les musulmans traditionalistes accédaient à la majorité ? La question peut être angoissante. Ainsi dans un système démocratique, le vote majoritaire n'est pas sans poser des problèmes, s'il n'est pas nourri par une vision du monde et des valeurs fondamentales dans lesquelles les minoritaires se sentent respectés et reconnus.

b. Une contestation du fonctionnement démocratique s'est fait entendre à partir d'un tout autre horizon, celui de l'analyse politique et économique. Le penseur libéral **Friedrich von Hayek** en est un illustre exemple.

« La démocratie est devenue un fétiche : le dernier tabou sur lequel il est interdit de s'interroger. Or c'est à cause du mauvais fonctionnement de la démocratie que les Etats modernes sont envahissants. Les libéraux sont trop souvent incohérents, car ils se plaignent de l'étatisation sans s'interroger sur les mécanismes qui y conduisent. Le malaise des sociétés démocratiques vient de ce que les mots ont perdu leur sens. A l'origine, en démocratie, les pouvoirs de l'Etat, contrairement à ce qui se passe en monarchie, étaient limités par la Constitution et par la coutume. Mais nous avons glissé progressivement dans la démocratie illimitée : un gouvernement peut désormais tout faire sous prétexte qu'il est majoritaire. La majorité a remplacé la Loi. La Loi elle-même

⁵ R. Mergui et P. Simonot, *Meïr Kahane. Le rabbin qui fait peur aux juifs*, Ed. Pierre-Marcel Favre, 1985, p.33. Voir aussi pp. 54, 57, 75.

a perdu son sens : principe universel au départ, elle n'est plus aujourd'hui qu'une règle changeante destinée à servir des intérêts particuliers... au nom de la justice sociale !

(...) Les gouvernements sont devenus des institutions de bienfaisance exposées au chantage d'intérêts organisés. (...) les partis modernes se définissent désormais par les avantages particuliers qu'ils promettent, et non par les principes qu'ils défendent »⁶.

Cette sévère critique s'accompagne d'une proposition alternative, d'une « utopie de rechange » ce que von Hayek appelle la Démarchie (du grec *demos*, le peuple et *archein*, autorité). Cette nouvelle organisation serait fondée sur deux sortes de normes : *la Loi* d'une part, qui exprimerait la conduite permanente de la société et serait élaborée par une Assemblée législative particulière et *les directives de gouvernement* d'autre part, qui régleraient les affaires courantes et seraient élaborées par une assemblée parlementaire plus conventionnelle.

Au-delà de l'utopie, il y a la prise de conscience chez von Hayek qu'une Loi réglant la conduite de l'ensemble de la société, et ne défendant pas des intérêts partisans, est devenue nécessaire.

c. **Albert Einstein**

Le 15 mars 1930, face et au cœur du conflit israélo-palestinien, Einstein propose dans une lettre ce qu'il appelle la création d'un « conseil privé ».

A ce conseil « (...) Juifs et Arabes délèguent séparément chacun quatre représentants, absolument indépendants de tout organisme politique. Ainsi de part et d'autre seraient réunis : un médecin, élu par le conseil de l'ordre ; un juriste, élu par les instances juridiques ; un représentant ouvrier, élu par les syndicats ; un chef religieux, élu par ses semblables. Ces huit personnes se réunissent une fois par semaine. Elles s'engagent par serment à ne pas servir les intérêts de leur profession et de leur nation mais à chercher exclusivement en toute conscience, le bonheur de toute la population. Les discussions sont secrètes et rien ne doit être divulgué, pas même dans la vie privée »⁷.

Au-delà des formes concrètes qui certes doivent être discutées, il y a dans cette proposition une recherche de bien commun, que le système démocratique habituel à vote majoritaire semble incapable d'offrir.

d. La recherche actuelle au sein du **Conseil œcuménique des Eglises (COE/WCC)**.

Les difficultés que j'ai évoquées dans cette présentation ont toutes été vécues d'une manière ou d'une autre au sein du COE. Pour le résumer très schématiquement, les Eglises orthodoxes au fil des années se sont senties de plus en plus mal à l'aise avec

⁶ « Les libéraux doivent être des agitateurs » in G. Sorman, *Les vrais penseurs de notre temps*, Arthème Fayard, 1989, pp.248-249.

⁷ A. Einstein, *Comment je vois le monde*, Flammarion, 1979, pp. 116-117.

le système parlementaire et pluraliste du COE, système qui d'une part les minorisait, et d'autre part les obligeait à aborder des sujets qui ne les intéressaient pas ou étaient problématiques. « The Thessaloniki Statement » en mai 1998 signala avec force cette crise et déboucha sur la création d'une « Special Commission on Orthodox Participation in the WCC ». L'option prise depuis consistant à prendre les décisions par « consensus » est extrêmement intéressante et certainement prometteuse pour beaucoup d'autres organismes.

Là encore, le système démocratique à vote majoritaire est rééquilibré par une quête plus claire du bien commun.

Ainsi, par ces différents exemples, la démocratie semble appeler un complément institutionnel ou un supplément d'écoute que j'ai appelé, à défaut d'un autre terme une *sophialogie*, c'est-à-dire d'un discours de sagesse, plus consensuel, plus constructif, plus concerné par le bien commun que ce que les structures habituelles n'arrivent à proposer.

Conclusion

Respect de l'autre et résistance à l'irrespect, pluralité et antitotalitarisme, démocratie et sophialogie, ces trois couples de concepts cherchent tous à leur manière à mettre en évidence les difficultés et les défis auxquels nos sociétés sont confrontées.

Construire une société harmonieuse reste toujours de l'ordre de l'utopie. Mais quand des hommes et des femmes, de religions et de cultures différentes s'écourent en profondeur et se sentent entendus, alors quelque chose de l'utopie s'incarne en un lieu concret. Ce sont alors des instants et des avant-goûts de bonheur.